

DOCUMENT DE TRAVAIL SUR LES AUMONIERES DE GROUPE

1. « INVITATION A L'AUMONIER »

Nous pouvons être déçus, que les jeunes viennent peu nombreux à nos propositions de croissance spirituelle. Nous pouvons être déçus que les visions pastorales que nous avons portées ne soient relayées que par une poignée d'entre eux. Portons nos regards sur le scoutisme. Nous voyons que les chefs s'occupent des plus jeunes avec soin, et pas de nos affaires spirituelles en premier lieu. Ils y passent du temps, ils s'y adonnent, leur vie y est. Ils expriment là quelque chose de vraiment profond. Dans ce service, le sens de la vie est engagé. Là, sur ce lieu, le jeune est proche de sa joie de vivre, de ce qui le meut, d'une façon non infantile. Là, il n'est pas tourné avec inquiétude vers son propre épanouissement mais vers un service des enfants, des plus jeunes. Là, une belle place est ouverte pour l'expression de la confiance, de la foi. La responsabilité éducative est un lieu grand ouvert pour une discussion avec le Christ. Le Christ n'est-il pas le compagnon des parents, des fils et des filles, des jeunes et de leurs aînés. Le chef a de quoi discuter avec le Christ.

« La cheftaine avait de l'hostilité envers le catholicisme. Mais lorsque la foi des autres venait se poser sur son scoutisme, elle écoutait attentivement. » Elle pouvait exprimer du rejet si elle voulait, en tout cas parler avec liberté, chercher son ton, et finalement, elle arrivait à mieux exprimer le bonheur du scoutisme vécu, et à le partager.

Se mettre au service du monde, en se mettant au service des plus jeunes, qui apprennent à vivre dans ce monde n'est ce pas la plus belle façon d'être à l'action : responsable du monde présent en initiant au monde présent.

Comment rejoindre mieux les jeunes dans cet engagement qu'en nous mettant nous-même au service de cet engagement. Merci à l'aumônier qui emboîte le pas du jeune chef. Il lui fait sentir la gratitude du Christ en marchant avec lui sur le chemin des plus jeunes ; il affermit, il assure.

L'aumônier de groupe crée la confiance dans la valeur spirituelle de ce qui est vécu. Confiance dans la motivation des chefs et des aînés qui organisent, confiance dans une qualité de vie possible entre les jeunes, dans un regard des uns sur les autres qui peut s'approfondir. Confiance dans les rôles pris par les jeunes dans la vie commune. Il croit dans l'aspiration des jeunes à un monde juste, amoureux de la création. Il croit dans leur attrait confiant envers la diversité religieuse.

Dès qu'il a la simplicité de venir au camp, l'aumônier de groupe est une incarnation de la présence du Christ à la vie des hommes. L'aumônier en a conscience et il en vit, et cela peut se dire. Bien des activités, bien des aventures prennent un prix plus grand parce qu'il est là, parce qu'il se trouve à l'aise. *In persona Christi* : c'est le Christ qui se retrouve à l'aise au milieu de la vie des enfants dans la nature. Le prêtre peut alors s'en retourner, mais le Christ est bien là.

Dès qu'il prend à cœur de parler aux enfants, de partager un peu leur vie au camp, c'est l'amitié de Dieu qui passe. Peu importe l'aisance des mots : le fait de « bien parler » n'est plus très important. Car c'est le désir de Dieu lui-même d'engager une relation qui est à percevoir. Il y a une invitation directe à entrer dans l'aventure de la foi au cœur même de l'éducation scout. Le prêtre porte cette invitation dans son passage.

Certes, les gens sont faits pour Dieu, ils sont nés comme ça. Et quand on met Dieu en jeu dans la vie de camp, on leur parle en fait seulement comme ils le méritent. On ne fait que rendre justice au mystère de leur existence. Mais si cela n'était pas fait, si Dieu n'était pas rendu sensible par cette présence volontaire d'un prêtre, les jeunes passeraient à côté de quelque chose. Ici, la présence du prêtre est sacramentelle pour le groupe.

Dans sa relation vivante avec le Christ, le prêtre est encore un appel à s'approcher du Christ, et à prendre chacun sa part dans les choses de la foi. L'aumônier veille à ce que l'appel de Dieu retentisse dans notre mouvement et il symbolise cet appel. Sa présence le fait même retentir : pourtant il n'est pas l'auteur de cet appel, non pas lui mais l'Église, et la communauté scout dans sa relation avec l'Église. Mais il en est pourtant le garant et la réalité de cet appel est active dans le sacrement du prêtre.

C'est l'appel venu de Dieu, c'est l'appel aux chefs : à ce qu'ils invitent les jeunes à être scouts en promettant de l'être. Les scouts et guides de France sont fondés sur cet appel de Dieu. Ils attendent de l'Église, de la communauté scout et de ses aumôniers, qu'ils fassent retentir de la part de Dieu l'appel à être scout. « Rendons grâce à Dieu qui a inventé le scoutisme » : ainsi Mgr

Rivière concluait son sermon pour la célébration du centenaire du guidisme à Mélan.

L'aumônier incarne l'appel de Dieu. Un chef, une cheftaine, doit appeler son jeune à faire sa promesse. Ça ne suffit de lui expliquer, il faut qu'il l'appelle. Le scoutisme est une invitation qui comporte un appel, l'appel à faire sa promesse, à s'engager dans le scoutisme. Le chef propose – il appelle. Il appelle parce qu'il a été appelé.

Le prêtre qui a déplacé l'Église dans la forêt, est le prêtre en qui les jeunes aiment l'Église ou commencent à l'aimer. Accepter ce prêtre c'est faire confiance à l'Église et commencer à orienter des forces positives dans sa direction. Apprécier ce prêtre, c'est se donner un début d'avenir dans l'Église. Personne n'ignore que le prêtre vient de l'Église, que la paroisse n'est pas là, même si le camp, cette Église qui n'a pas de toit, est directement orienté vers le ciel !

Et de même que le scoutisme apprend aux jeunes à devenir citoyens d'un monde, il leur apprend aussi à devenir chrétiens d'une Église. Le scoutisme n'est ni le monde, ni l'Église qui appelle. Pourtant, sa présence dans la forêt donne l'orientation vers le monde et l'appel de l'Église.

Au-delà de la présence du prêtre, on peut se demander : pourquoi le service des plus jeunes est-il capable ainsi de mettre le jeune à son aise, dans son propre élément, d'une façon qui redonne à la foi quelque chose de possible ? Un regard sur le monde que nous vivons est peut être capable de nous faire comprendre pourquoi il en est ainsi.

2 REGARD SUR LE MONDE ET SUR LA FOI

Qu'est-ce qu'aujourd'hui être missionnaire? Jusqu'à la deuxième guerre mondiale, notre Europe occidentale voyait le reste du monde comme une terre d'aventures à explorer ou à conquérir. Notre foi chrétienne y poussait. Nous étions envoyés au monde, emportés par l'Esprit de Dieu qui passe les frontières. Nous avons visité le monde multiple.

Aujourd'hui, ce monde nous visite en retour. Les civilisations du monde et leurs cultures se déploient dans notre ciel comme des papillons d'espèces différentes et tous beaux. Toutes ces formes de la vie humaine que nous sentons vivre ont pour effet de relativiser notre propre civilisation, notre vie nationale.

Nous avons du mal à être chrétiens à la façon qui était la nôtre lorsque nous partions en mission. Plus loin, nous devons assumer les nouvelles expériences dans lesquelles cette aventure missionnaire nous plonge maintenant. Nos sociétés nationales sont déstabilisées. La multiplicité finit par brouiller notre langage collectif. Les sagesses, les symboles se multiplient, les repères anciens sont relativisés, au moins dans un premier temps. Quand le langage collectif s'embrouille, l'autorité des institutions s'affaiblit. Il en va pour l'Église comme pour l'État. Du coup, la foi qui nous habite n'arrive pas à « tenir » dans le langage actuel et à le tonifier. La foi ne vient pas à expression. Notre amour de la vie est là, mais il peine à se traduire dans des paroles de confiance.

Quand la société est perdue, la religion n'est pas vidée de son sens. La société est perdue, pas la religion. La religion a seulement perdu sa *visibilité sociale*. La société a tendance à reprocher à la religion son inutilité la concernant : à savoir, de ne plus désigner l'espace social; ou encore elle nie le fait religieux qui ne la tire pas d'affaire, ce qui revient au même. Mais en réalité, c'est l'espace social qui a perdu sa *définition (finis : frontière)*, à savoir un langage qui le définit. Aujourd'hui, on ne peut plus saisir dans l'universalité d'un langage unique (traductible) le mystère de la communauté plurielle.

Car le marqueur traditionnel d'un espace social, c'est le langage. Mais quand le langage collectif de l'espace national n'est plus « porteur » du sens, la méditation religieuse sur le monde prend refuge dans un certain silence, dans l'intimité.

Peu à peu, un nouveau paysage collectif se précise qui n'est pas unifié par un langage mais qui s'offre comme un terrain commun de l'action. Les générations récentes prennent la mesure de cet espace commun et voient quelle peut être leur action. L'espace commun c'est la communauté plurielle, communauté des communautés. Autrement dit, la notion d'étranger s'effiloche.

Chaque communauté compte, chaque communauté est « différente », une parmi les autres. En même temps leurs cultures et leurs religions n'ont pas toutes le même rayonnement.

Les générations présentes s'investissent allègrement dans cet espace multiple. Elles se lancent dans des traversées spirituelles indéfinies mais généreuses. Ainsi s'exprime leur confiance : le monde pluriel, elles en veulent bien. Leur investissement dans l'agir, et non pas dans les mots, montre leur acceptation de toutes ces langues, tous ces arts de vivre, toute cette humanité « dispersée sur toute la surface de la terre », comme dit le récit de Babel Gn

11, 1-9. Oui à toutes ces manières de vivre qui se multiplient à l'infini et à Dieu qui protège mystérieusement l'unité du genre humain et prévoit sa convergence. « Il vous précède en Galilée » Mc 16, 7.

Du coup : pas de temps ou peu, pour l'Église de notre pays, l'Église de nos anciens, de nos paroisses où se réunissent les anciens, comme si ce n'était pas le moment. L'ambition sociale ne reconduit pas à la messe... Qui veut être le prêtre de sa petite ville, aujourd'hui ? – peu de vocations. Comme elle est impérieuse, la revendication de ce monde luxuriant, nos forces s'épuisent à lui répondre. Le temps consacré au christianisme s'arrête au fait que je baptise mes enfants; les envoyer au catéchisme, c'est déjà trop. Le temps où notre amour commun du monde pluriel nous réunira dans l'Église d'à côté ne semble pas encore venu.

En attendant, la traversée spirituelle du monde pluriel est une apnée enivrante. Qu'est-ce qui m'a valu d'être et de grandir, et d'être encore moi-même ? je ne sais plus. Nous nous lançons dans la découverte des autres sans respirer. Nous laissons à Dieu le soin de lui-même. « Dieu, rappelle-nous quand tu voudras ». Quand irons-nous te revoir, Dieu du présent ? Nous aurions bien besoin de discuter avec toi de cette plongée sans fin...

Nous percevons mieux les gens qui sont loin. Ils aident à mieux voir les gens de près : les gens de près ressemblent aux gens e loin. Nos voisins sont des gens du monde pluriel. Même notre famille, nos enfants, nos neveux, nous les voyons ainsi.

Le lieu de Dieu et de sa Parole c'est cette communauté humaine plurielle. Quand nous réalisons cela, l'« inquiétude pour l'Église » diminue étonnamment. Nous disons notre messe en pensant plus loin qu'aux gens de notre ville ou notre diocèse. Que l'Église n'ait pas une base sociale aussi solide qu'avant pour appuyer une définition géographique n'est pas complètement dramatique. La communauté eucharistique se définit un peu plus par son centre et peu moins par ses frontières sociogéographiques. Le chrétien continue d'essayer de construire une église locale, il a plus de mal et il n'en est pas désespéré.

Le christianisme est à considérer au cœur d'un monde pluriel, dans l'interaction des religions, au milieu desquelles il est apparu, et à la rencontre desquelles il est allé. Le Christianisme apporte l'Esprit de l'Évangile. Il reçoit dans la rencontre des religions un précieux encouragement à continuer.

Ici, on ne pose pas l'affirmation du christianisme dans un débat national à deux termes, religion / laïcité. Le christianisme se replace dans une œuvre humaine qui déborde les communautés nationales : dans la grande communauté humaine avec ses sources, que sont les religions. Les

communautés humaines profitent de la source chrétienne, qui coule du côté de Jésus, l'ami des communautés humaines, l'ami des hommes considérés avec tout ce qu'ils ont reçus. C'est dans ce champ du monde et de ses religions différentes avec lesquelles il a engagé la relation qui lui est intrinsèque, que le christianisme peut appréhender sa voie présente. La relation transformante du christianisme aux religions porte à conséquence, elle donne de l'avenir aux autres religions. ! Quels mots prendre pour exprimer le rôle du christianisme à la naissance de l'Islam chez les peuples du désert? Comment dire le rôle joué par la cohabitation dans laquelle les coptes minoritaires et des musulmans d'Égypte se sont obstinés, dans la transformation du rapport à l'Islam en jeu dans l'aspiration de l'Égypte et de son voisin tunisien à un régime démocratique ?

Aujourd'hui le rapport du christianisme avec son monde s'approfondit. Le monde sauvé par Dieu, le monde qu'il faut servir, c'est la communauté plurielle et sa planète. La foi chrétienne perçoit la valeur de service élevée (diaconia) de cette « fraternité des gens qui ne vivent pas de la même façon ». Elle-même se découvre impliquée, incluse dans cette mystérieuse communauté. Quand on est devant un « mystère », c'est qu'on y est inclus. Comme on est dedans, on ne peut jamais le voir en entier.

Le christianisme montre son respect du pluralisme, à travers une fréquentation amie des religions différentes, qui ne cherche pas à les absorber, qui évite de comprendre la petite phrase de saint Matthieu, « de tous les peuples faites des disciples » Mt 28, 19, comme un programme de conquête, mais qui entre dans une réciprocité dont il maîtrise pas les conséquences.

Le pluralisme est la révélation d'un monde dont la pensée occidentale ne possède pas la clé. L'unicité du genre humain tient bon, c'est une donnée extraordinaire, dont l'énigme est posée dans le récit biblique de Babel Gn, 11, 1-9, où nous entendons que cette unité de l'humanité disséminée n'est pas essentiellement le fruit de un effort collectif.

Les enfants du monde multiple ressentent ce mystère. L'aspiration à prendre part à la vie du monde qui est eux, n'a pas besoin d'être flattée par l'illusion d'en avoir la conduite. Le don de soi ne leur distribuera pas la satisfaction trompeuse d'avoir sauvé le monde, mais ils ne le recherchent pas.

Pour les enfants du monde multiple, ce n'est plus la maîtrise de notre destinée qui fait autorité, mais c'est de s'attacher à ce qui est en train de naître. Alors l'agir se montre ample, souple et porte un effet réel. Car il est au service du monde qui vient et pas de nos humanismes. C'est ce que les

évangiles synoptiques appellent abondamment la révélation du Royaume de Dieu.

Émergence de communion dans la communauté pluraliste

Le caractère « diaconal » de l'action consiste dans un don de ses forces au service de la communauté pluraliste dont nous ne savons pas comment elle va vers sa destination. Nous avons beau avoir l'habitude que Dieu nous conduise, nous ne savons pas ce qu'il va faire.

Le don de Dieu au cœur de la mystérieuse communauté c'est le don de la communion. Dans nos engagements de service monte la conscience partagée d'une charge commune, source de renouvellement de confiance dans ces engagements. Le mot de communion a pris, ces dernières années une importance immense. Les auteurs se rendent compte que l'étymologie du mot « communion » vient de *munus*, charge. Quand on est en communion, la charge est en commun. C'est cette « charge commune » qui nous rassemble. Mais quelle est cette charge que nous avons en commun : c'est la communauté pluraliste et sa planète. Autrement dit, un même Esprit nous place dans un rapport de service à la grande communauté plurielle. Nous aspirons alors à nous *ressourcer à cet Esprit auquel nous avons tous part et pour lequel personne ne se prend* mais au contraire, qui est le souffle de notre communauté de, même si nous n'y sommes pas tous sensibles de la même manière.

La leçon la plus évidente de la pastorale de la jeunesse ces quarante dernières années, c'est que la matière de l'éducation religieuse consiste dans une telle expérience de communion, expérience de foi, dans laquelle chacun est reconnu dans son engagement le plus personnel, réunion de personnes dont l'Esprit que nous recevons en partage est la cause, et que les paroles du plus clairvoyant d'entre nous ne parviennent pas à saisir. L'Esprit qui nous est donné en partage est celui auquel le Christ nous a invités à obéir non pas en multipliant les explications, mais premièrement en y obéissant lui-même. C'est dans cet Esprit qui animait le Christ, que les générations plurielles arrivent à communier.

L'espace liturgique de cette communion est alors l'espace du peu de mots. C'est ce qu'on voit à Taizé : un silence réussi introduit par peu de paroles, est le cœur de tout ce qui est attendu dans ce rendez-vous quotidien, attirant des jeunes de toute la planète. C'est ce qu'on voit peut être aussi dans l'attrait des jeunes plus classiques pour les adorations, vu aux JMJ de Madrid, par exemple, là où celui qui aurait voulu rassembler l'église dans une parole forte, doit maintenant se faire silencieux et se mettre à genoux avec les autres. Dieu est là dans la communauté diverse qui fredonne en boucle

quelques versets; Dieu est là dans les saintes espèces exposées, c'est lui nous garde simplement dans son Esprit. Assis les uns auprès des autres, chacun respire la présence de l'autre, au-delà des mots que nous pourrions échanger pour nous rapprocher les uns des autres, qui n'auraient pas suffi. La bonne volonté de prendre chacun notre part de la charge commune se refait. « En ces temps, il était rare que le Seigneur parlât, les visions n'étaient pas fréquentes » (1 Sam 3, 1), dans le pays. Dieu n'en était pas moins là.

Il y a des tailles ou des diversités suffisantes ou qui laissent place à la diversité d'une façon suffisante pour qu'il soit clair que c'est l'Esprit qui les réunit et non pas une mentalité, une particularité commune. On ne participe pas aux émergences de communion par grégarisme générationnel ou de milieu, ou de convictions. Les émergences de communion ne relèvent pas de la catégorie sociologique du communautarisme. Pour les générations actuelles, l'attachement au Christ et le désir de communier dans son Esprit se manifeste dans l'aspiration à avoir sa part dans la « mystérieuse communauté » rassemblée par l'Esprit Saint. Il ne leur est pas évident qu'elles vont trouver cela dans la participation à la communauté confessante réunie dans la paroisse voisine, mais elles ne seraient pas contre.

3. LA FOI DANS LA VIE SCOUTE

La question de l'intervention de la foi dans la vie scoutie est toujours motivée par la responsabilité de la vie de la foi et de l'éducation à la foi dans le scoutisme, mais cette responsabilité ne peut plus s'exercer de la même façon qu'auparavant.

Les jeunes ne sortent plus de la messe pour aller faire du scoutisme, ils ne se rendent pas au camp comme les enfants d'une religion à laquelle ils sont destinés. Le camp, chefs et jeunes ne représente plus une image de la jeunesse d'une société qui est destinée à une religion et qui veut bien la mettre en jeu parce qu'il y est destiné. La question religieuse n'est pas simplement de la société dans les mains de chaque personne, comme un choix privé. Mais de fait, nous disposons pas d'un consensus apporté par une société convaincue de sa constitution religieuse. Le consensus de la foi, chez les scouts et guides de France doit prendre du recul par rapport à l'idée que la société nous propose une religion à laquelle nous devons nous attacher pour être scouts. L'idée de Baden Powell qu'il faut remplir son devoir religieux ne rencontre plus une société qui sait ce que veut dire remplir son devoir religieux.

On ne peut pas simplement dire : faisons du scoutisme, activité collective et qui a des inspirations chrétiennes, et il nous sera facile de nous tourner vers Dieu. Les gestes de la foi qui peuvent nourrir la vie scoutie que nous

partageons ne sont pas portés par la société. Tout ne va pas tout seule en pratiquant la religion de notre société, comme le disait Baden Powell.

La motivation d'un agir de foi au camp s'appuie sur une dynamique collective religieuse naturelle faible.

Les jeunes et leurs chefs ne savent pas quel espace religieux social ils sont en train de reconstituer en se réunissant autour de Dieu. Même chez les jeunes qui vivent dans des cercles de familles pratiquantes, à un moment donné l'appartenance à la société plurielle renvoie leur engagement dans la vie chrétienne actuelle et future à une appartenance à un phénomène de communion de foi qui reste imprécis. Ce qu'ils attendent et qui ne se montre pas souvent c'est une communion qui ne fait simplement communauté mais qui fait vraiment religion c'est-à-dire qui nous relie à Dieu et à l'humanité dans son ensemble, et qui nous fait ainsi Église.

Même si l'éducation scoute et guide est riche de son inspiration chrétienne, il n'y a pas de vie de foi sans des personnes « religieuses » ; beaucoup croient, mais qui met la religion de nouveau en jeu. Le rattachement à l'Église de quelques chefs et cheftaines, en plus des responsables du groupe est très nécessaire. Il faut y revenir si cela n'est pas assuré. On ne peut pas réinventer une vie de foi à partir de la méthode scoute. Si personne ne fait discerner à Samuel qui l'a vraiment appelé, il ne saura pas entendre l'appel de la vie comme un appel de Dieu (1 Sam 3, 1-7).

Au cœur des buts éducatifs du scoutisme, la vie de la foi doit s'organiser. Elle ne se confond pas avec l'éducation scoute, elle n'en provient pas. Et l'éducation scoute n'y suffit pas. Par la foi pratiquée, le chef est invité à se rapprocher de Dieu pour éclairer le chemin que le jeune peut rechercher. Dans un monde où Dieu ne se présente plus comme celui à qui on rend son devoir religieux (duty to God), le chrétien écoute Dieu qui se reconnaît dans celui qui prend soin du plus jeune et qui l'aime. Il y a dans l'Évangile une parole de confiance pour celui qui prend soin du plus jeune. Le Christ reconnaît en lui la même obéissance à l'Esprit que la sienne. Le plus petit d'entre les miens, c'est celui qui accueille un petit enfant dans l'obéissance à l'Esprit qui est la mienne, dit Jésus. Je reconnais l'Esprit qui l'inspire dans l'Esprit qui m'inspire. « Il est humble de cœur » comme je le suis. Nous sommes au centre de la notion de communion : l'esprit dans lequel nous cherchons à communier, le Christ nous le fait fréquenter et nous apprend à lui obéir. L'éducation scoute vient observer l'action du Christ pour apprendre à agir dans l'Esprit qui l'inspire.

Le chef accompagne l'enfant dans une vie où l'on prend soin les uns des autres, il prend aussi l'enfant avec lui pour aller à la rencontre du Christ, et baigner dans l'Esprit qui a conduit son action.

LES CONDITIONS ACTUELLES DE L'AVENTURE DE LA FOI.

Dans ces conditions, le guidisme et le scoutisme apparaissent comme des espaces privilégiés où les jeunes peuvent vivre l'absolu religieux. Les jeunes peuvent échanger sans être observés.

En France, les messes scouts et guides sont souvent de grands moments. Mais de retour chez eux, une grande part des jeunes ne vont plus à la messe. Dès lors, scoutisme et guidisme deviennent leur première famille religieuse. Mais si l'on est chrétien seulement quand on est scout, est-ce qu'on est vraiment chrétien ? De fait, il manque à beaucoup d'entre la grande Église, la source du scoutisme catholique dont ils profitent ! L'importance nous apparaît alors de conduire les jeunes scouts et guides sur les lieux d'églises qui débordent le scoutisme, et dont notre scoutisme participe. Car quand le scoutisme n'existera plus, l'église existera bien encore.

L'être religieux des jeunes est caché... aux scouts il se montre un peu.

4. INITIATIVES DE LA VIE CHRETIENNE DANS LES CONDITIONS ACTUELLES

Aujourd'hui on n'entend plus le murmure de la foi, le son de la voix de la foi. Mais si personne n'est capable de parler, qu'il y ait du silence : au moins on sentira les autres présents, vivants avec leur foi. Baden Powell disait : « plutôt prier que réciter des prières ».

Les prêtres ont été habitués par une formation qui n'a pas beaucoup changé en quelques décennies, à être des hommes de parole qui cherchent à saisir la réalité vécue par les hommes dans une parole où sont à l'aise et qui leur sert de référentiel. Là, il y a quelque chose de changé : aujourd'hui, les nouvelles générations n'ont pas tellement confiance dans la capacité de l'homme de Dieu à leur proposer des paroles dans lesquelles ils peuvent s'installer. L'expérience vécue par les nouvelles générations n'arrive pas à se dire, et ce n'est pas la parole d'un homme inspiré qui saura dire cette expérience en quelques minutes d'homélie. La parole des prêtres est souhaitée, mais tout le monde craint qu'il n'y arrivent pas, et on préfère ne pas aller à l'église que de l'écouter et d'être déçu. C'est pourquoi la principale consigne donnée aux prêtres est : « plus court », « court », c'est la peur que le prêtre se lance dans un discours dans lequel il voudrait saisir notre vie : nous savons qu'il ne va pas y arriver, et au lieu d'être aidés nous serons déçus. Ils

percevront le sermon comme un appauvrissement de ce qu'ils vivent. Prenons l'exemple de Taizé : les sermons sont en une phrase qui renvoie le jeune à une vie qu'il porte dans la solitude, dans une liberté forcée, et avec l'obligation de décider tout seul le bien qu'il va faire ; qui renvoient le jeune à un silence. Ce silence est très attendu. Une parole qui conduise au silence, qui rende à la responsabilité, qui qualifie le jeune capable de Dieu, ayant assez d'Esprit pour vivre, et qui le remette aux bons soins de cet Esprit, avec une humble sollicitude. Une chose que ne supportent pas les nouvelles générations, c'est qu'on prétende savoir qui ils sont. « je vous connais », c'est ce qu'il ne faut pas leur dire. « je sais qui tu es », c'est Satan, qui dit cela, Mc 5.

Les nouvelles générations ont de l'amitié pour les autres religions, être dans un contexte pluriculturel, c'est leur quotidien. C'est dans ce monde qu'elles ont envie de vivre, et c'est ce monde là qui est sauvé par Dieu, elles besoin que ce monde pluriculturel soit aimé, et que l'envie de vivre qu'il leur donne arrive à se présenter à Dieu dans la prière et à la messe.

Les modalités de la communion sont faites pour protéger l'expérience religieuse contre le langage collectif brouillé et contre les essais infructueux de la raison pour prendre le contrôle.

La communion dans la foi n'est pas morte ou malade, elle existe selon une modalité qui nous échappe. La baleine se défend bien.

L'être religieux des jeunes n'a pas disparu, il a seulement disparu dans le silence